



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Archéologie des migrations / sous la direction de Dominique Garcia et Hervé Le Bras  
éd. la Découverte, 2017  
cote : 61.676**

Cet ouvrage reprend un certain nombre de communications faites lors d'un colloque organisé par l'INRAP (Institut national des recherches archéologiques préventives) et tenu au Musée national de l'histoire de l'immigration fin 2015, Porte Dorée. Ce genre de colloque est annuel.

Outre les deux co-directeurs qui signent pour l'un la préface et pour les deux l'introduction, l'ouvrage rassemble une trentaine de contributions. On notera que des textes non écrits en français ont été traduits, ce qui n'est pas fréquent dans ce type d'ouvrage.

La 4<sup>e</sup> de couverture déclare que le colloque a voulu retracer les mouvements anciens de populations qui ont toujours eu lieu, tels que l'on peut les reconstituer à travers les recherches archéologiques, et les resituer par rapport aux caractéristiques des migrations contemporaines, « un enjeu majeur ».

Très logiquement, les contributions sont regroupées par grandes périodes : préhistoriques (du paléolithique au mésolithique), protohistoriques et antiques, médiévales, époques moderne et contemporaine. Ce qui laisse évidemment supposer que chacune présente des particularités qui la distinguent des autres.

Auparavant, outre une assez longue introduction méthodologique (ou rappel des différents types de migration dans le temps, de l'influence de l'idéologie sur l'interprétation des résultats des fouilles archéologiques), deux longs chapitres dits « Ouverture » traitent respectivement des théories des migrations et de l'expansion à travers les continents à partir de l'Afrique des différentes espèces du genre Homo, « le seul singe migrateur ».

Il a été rendu compte en 2015 d'un ouvrage de l'auteur du premier chapitre de cette « Ouverture », Jean-Paul Demoule qui fut lui-même président de l'INRAP, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? – Le mythe d'origine de l'Occident*. Ses constats ou hypothèses étaient nuancés, il proposait une approche en modèles de réseaux d'apparement des langues indo-européennes et restait fort prudent quant à toute éventuelle « vérité démontrée ». Il s'interroge ici sur le sens du mot « migration ». Il se demande encore si la diffusion de l'élevage et de l'agriculture s'explique par des migrations, des emprunts.



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une œuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Les faits éventuellement constatés par l'archéologie donnent lieu à des interprétations. Celles de l'archéologie française sont intermédiaires entre une école germanique, « attachée à la description minutieuse des faits...sans ambition théorique excessive » et une tradition anglo-saxonne qui «tend à privilégier la construction de modèles théoriques complexes et ambitieux... ».

Puis il s'interroge sur le sens à donner au mot « migration ». Ce qualificatif recouvre « une dizaine de phénomènes différents... » depuis de vastes mouvements d'occupation d'espaces sans occupants préalables jusqu'à la diffusion de croyances ou d'idéologies en passant par divers types de migrations guerrières, politiques ou religieuses contraintes ou spontanées.

Il resserre ensuite ses préoccupations en se demandant ce qu'est la France. Quand a-t-elle commencé, quel est dans son cas « le fonds des âges » ? Il déclare que le « premier Français » était par définition un « immigré ». Mais ensuite ? Alésia, Clovis... ? « Mais ni la « France » de Vercingétorix ni celle de Clovis n'ont à voir, géographiquement comme culturellement, avec l'actuel territoire français. ». À titre personnel, on ajoutera que la France de Louis XIV au début de son règne, était territorialement moins étendue que celle de la Révolution, agrandie plus tard des conquêtes par la guerre (Franche-Comté) ou par des arrangements matrimoniaux (Alsace). Est-il utile de rappeler les dates auxquelles, par rachat ou consensus, le territoire de la France s'est agrandi par incorporation de la Corse, de la Savoie, de Nice...?

Contrairement à ce que perçoit aujourd'hui une partie de l'opinion publique, la France d'aujourd'hui n'est pas une nation inchangée depuis la nuit des temps, elle n'est pas éternelle... Pour qui est familier des interrogations qui peuplent les écrits de Jean-Pierre Demoule, on retrouve ici des interrogations qui ne conduisent pas à un pseudo relativisme, encore moins à un scepticisme intellectuel de principe. En fait, il est toujours à la recherche de « modèles en réseau, dans des processus de recombinaison permanente, ce que nous pouvons aussi bien observer aux époques récentes, documentées par l'histoire. »

Pour terminer son chapitre, Jean-Paul Demoule examine les récents progrès de la génétique qui a non seulement révélé des croisements entre Néanderthaliens et Homo sapiens en Europe et en Asie, mais encore qu'indépendamment des langues parlées, notamment les langues dites indo-européennes, « nous sommes tous des sang-mêlés ». D'où quelques considérations intéressantes sur la future possible substitution de l'archéologie classique par cette nouvelle approche de la génétique.

On s'est longuement étendu sur ce premier chapitre d'ouverture, car il semble parfaitement définir les problématiques auxquelles ont à faire face les archéologues d'aujourd'hui lorsqu'ils cherchent à comprendre les migrations très anciennes, anciennes, plus modernes et contemporaines à partir de leurs fouilles.

Pascal Picq quant à lui, dans un second chapitre d'ouverture, traite du « seul singe migrateur, Homo », car c'est bien des représentants de ce genre qui, à plusieurs reprises, sont



## *Académie des sciences d'outre-mer*

sortis d'Afrique. D'abord des « Homo erectus » archaïques, il y a près de 1,8 millions d'années. On en trouve des traces jusqu'en Chine et en Corée. « Au fil des centaines de millénaires l'Ancien monde avance de plus en plus vers la planète des Hommes... À partir de 1 million d'années, les populations d'Homo erectus règnent par leur diversité, leur intelligence, leur prestance, leur mobilité, leurs outils et par le feu sur tout l'Ancien Monde ». Puis vient les sorties hors d'Afrique (il y en eut plusieurs au fil des millénaires) des premiers Homo sapiens archaïques, entre 190.000 et 120.000 ans, période traversée par de brutaux changements climatiques et géologiques auxquels ces populations doivent s'adapter. En cohabitant avec d'autres populations d'« Homo », tel les Néanderthaliens. Mais en allant aussi très vite, puisque l'on trouve des Homo sapiens dès 50.000 ans BP en Australie. Là encore, la paléo génétique semble permettre un meilleur tracé des migrations que les fouilles archéologiques proprement dites.

Cette dispersion sur tous les continents, y compris, selon certaines hypothèses récentes en Amérique vers 30.000 ans BP, suppose notamment des capacités à naviguer hors de vue des côtes, à affronter le passage de montagnes dont l'autre versant est inconnu. Homo notamment sapiens «est le seul grand singe migrateur capable d'aller vers l'inconnu absolu et vers les Nouveaux Mondes ».

Malgré leur intérêt intrinsèque, il ne saurait être question ici de reprendre, même en résumé, la trentaine de contributions qui constituent autant de monographies de cas concrets, souvent de véritables synthèses des connaissances actuelles : telle la contribution de Colin Renfrew à propos de la relation entre la diffusion de la langue des agriculteurs « indo européens » ou celle de Theresa A. Singleton à propos de l'archéologie de l'esclavage transatlantique et de la diaspora africaine.

Comme le dit la 4<sup>e</sup> de couverture, l'ambition ici était d'«aborder les contacts entre les migrants et les sociétés qu'ils rencontrent ». En fait, l'ambition est bien plus large, elle est de démontrer que dans la proto histoire puis dans l'antiquité, puis aux autres époques, les hommes ont toujours été mobiles, qu'ils ont constitué des sociétés locales qui ne pouvaient guère se fermer aux autres, les « migrants » avec lesquels elles devaient composer souvent, parfois exclure en les expulsant, tels les Juifs et les Musulmans en Espagne alors que celle-ci s'apprêtait à conquérir le monde...

Comme on peut s'en douter, cette revue satisfera bien des lecteurs désireux de comprendre les nombreuses problématiques et les sens des migrations au travers des millénaires, de saisir l'état actuel de la discipline archéologique et de la génétique, sans dogmatisme. Elle pourra en revanche interpeller le lecteur fidèle à une conception plus identitaire du monde.

**Jean Nemo**